

Entre aversion et nostalgie

Immigration et intégration des Juifs polonais de 1968 en Israël – analyse
d'interviews et documentation filmée

« *Between aversion and nostalgia. Immigration and Integration of Polish Jews
from 1968 in Israel – an Interview Analysis and Documentation Film* »

Eik Dödtmann

Traducteur : Judith Grumbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6540>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Eik Dödtmann, « Entre aversion et nostalgie », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6540>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Entre aversion et nostalgie

Immigration et intégration des Juifs polonais de 1968 en Israël – analyse d'interviews et documentation filmée

« *Between aversion and nostalgia. Immigration and Integration of Polish Jews from 1968 in Israel – an Interview Analysis and Documentation Film* »

Eik Dödtmann

Traduction : Judith Grumbach

- 1 Cet article, complété à l'automne 2007 par une thèse de Master à l'université de Potsdam sous la direction du professeur François Guesnet, décrit l'expérience de l'exil vécu par les Juifs polonais qui ont dû émigrer de la Pologne en Israël suite aux « événements de mars » de 1968. Après la guerre des Six Jours entre Israël et les États arabes en juin 1967, le gouvernement communiste de la République populaire de Pologne met en place une législation anti-juive tandis qu'un sentiment d'antisémitisme se répand dans le pays. Environ 18 000 Juifs se retrouvent alors privés de statut social et sont pratiquement expulsés de leur patrie – la Pologne¹. La plupart des émigrants partent pour la France, la Suède, le Danemark, les États-Unis ou l'Allemagne de l'Est. Près de 3 500 Juifs choisissent de s'installer en Israël et émigrent au Moyen-Orient entre 1968 et 1971 (lorsque le gouvernement polonais referme les frontières).
- 2 Entre l'été et l'hiver 2006, j'ai interviewé une dizaine de Juifs polonais ayant pris part à la vague de migration de 1968 vers Israël. Les entretiens étaient centrés sur les aspects historiques, sociologiques et psychologiques de cette migration ayant eu lieu quarante ans auparavant. La plupart de mes interlocuteurs étaient des Juifs polonais nés après la Seconde Guerre mondiale et étaient donc âgés de cinquante soixante ans au moment de l'interview. Les autres, nés en Pologne entre les deux guerres, étaient des survivants de la Shoah. Certains autorisèrent l'utilisation de leurs déclarations dans le documentaire de quarante-cinq minutes « *There is no return to Egypt* » [On ne peut pas revenir en Egypte] réalisé avec l'aide de deux académiciens polonais : Klemens Czyzydlo (actuellement en poste à l'université de Leeds) et Agnieszka Oleszak (actuellement en poste à l'University College de Londres). Les entretiens servaient de base à une analyse qualitative à travers

les questions suivantes : Quel était l'environnement social d'origine des migrants ? Comment ces migrants ont-ils appréhendé leur migration en Israël ? Comment gèrent-ils leur propre histoire migratoire ? Quelle identité se donnent-ils aujourd'hui ?

- 3 Si cette migration judéo-polonaise a été relativement restreinte quantitativement parlant, elle représente une perte énorme pour la société polonaise et a un impact très important sur l'image que les Juifs polonais en Israël et dans le monde ont d'eux-mêmes. Les migrants de 1968 comptaient huit fois plus d'académiciens que la population polonaise moyenne de la fin des années 60². Ceux qui se sont installés en Israël étaient, en grande majorité, de la génération d'après-guerre. Ils ont été suivis de leurs parents, des communistes juifs et polonais, pour la plupart, qui étaient donc des figures importantes de la société, de la culture et de la science en République populaire de Pologne. Il faut noter que culturellement parlant, la génération judéo-polonaise née après la guerre s'est assimilée à la société polonaise comme aucune autre génération de Juifs ne l'avait fait précédemment. Certaines des personnes interviewées sont allées jusqu'à dire que la campagne antisémite dans l'État polonais a été pour eux « un rappel de ce que nous sommes ». Ce qui signifie que l'exil forcé qui a suivi la campagne gouvernementale a entraîné une perte d'identité grave et un traumatisme profond chez les « soixante-huitards », comme je les appelle dans cet article.
- 4 Les entretiens non filmés ainsi que ceux qui paraissent dans le documentaire « *There is no return to Egypt* » [On ne peut pas revenir en Égypte] ont été évalués sur la base d'approches psychologiques dans le domaine de la recherche migratoire. Une grille d'évaluation a été établie suivant les catégories d'analyse définies par Salman Akhtar, psychanalyste américain et chercheur dans le domaine des migrations, dans *Immigration and Identity: Turmoil, Treatment, and Transformation* [Immigration et identité : tourmente, traitement et transformation]³. Dans cet ouvrage révolutionnaire, Akhtar tente de comprendre les processus de deuil, les circonstances de l'intégration et la manière dont l'identité individuelle se transforme suite à des changements radicaux dans l'environnement psychologique et socioculturel. C'est cette approche – accompagnée de considérations historiques et sociologiques – qui constitue le cadre d'analyse et de classification des expériences migratoires des Juifs polonais de 1968 en Israël.
- 5 Plus de quarante ans après leur arrivée en Israël, ces migrants ressentent encore la douleur et la colère de la perte de leur patrie. Ils souffrent encore du fait d'avoir été transformés en boucs émissaires responsables des problèmes intérieurs de la Pologne et de leurs implications diplomatiques ; d'avoir été victimes de la propagande antisémite. Tous – et notamment les migrants de la génération née après la guerre – déplorent la perte d'opportunités de carrières. Seul un des migrants interviewés n'a pas insisté sur l'antisémitisme polonais avant ou au moment de son départ. Le souvenir d'incidents particulièrement déplaisants – comme celui de se faire dépouiller de ses derniers zlotys à la frontière polonaise avant de prendre le train pour Vienne – reste vivace dans tous les esprits. Les membres de ce groupe ont des échanges passionnés à propos du racisme anti-Juif de la Pologne d'aujourd'hui comme dans celle d'autrefois. Les soixante-huitards ont surtout mal vécu la perte de leur citoyenneté, qu'ils ont été forcés d'abandonner quand ils sont partis pour Israël. Tzofia Braun, née Sophia Lewinter à Tarnopol en 1947, a réagi au vol de son identité à son départ en avril 1968 en reniant complètement sa langue maternelle et sa culture polonaise pendant les premières années de sa vie en Israël.
- 6 La réduction des possibilités professionnelles fait partie intégrante du discours intérieur de nombreux soixante-huitards. La génération d'après-guerre, qui se voyait comme la

nouvelle élite polonaise, a eu tendance à se rebeller contre les positions procommunistes de ses prédécesseurs. Le déraillement de leur parcours professionnel suite à leur émigration est source de remords. Toutes les personnes interviewées admettent que l'apprentissage d'une nouvelle langue – l'hébreu moderne – n'a pas été facile. La plupart d'entre eux préfèrent lire en polonais, même aujourd'hui. Meir Weisbart, né Marian Weisbart à Lodz en 1946, est arrivé en Israël en octobre 1968. Il résume les cahots de sa carrière professionnelle occasionnés par la migration en ces termes : « Ce n'est pas uniquement la jeunesse que j'ai perdue ; je n'ai plus l'énergie d'apprendre une nouvelle langue, de créer des liens avec les personnes qui vivent ici ni de reconstruire tout mon cadre de vie. [...] Tout immigrant perd dix ans de sa vie. » En prenant compte de cette douleur et de cette colère, on peut concevoir que les enfants israéliens nés de parents soixante-huitards aient une image assez ambivalente du pays d'origine de ces mêmes parents, une image à mi-chemin entre l'aversion et la nostalgie. La plupart de ces parents n'ont transmis aucune forme de connaissance, aucune forme de compréhension de la langue et de la culture polonaises.

- 7 Pourtant, l'intégration en Israël de la plupart des personnes interviewées s'est très bien passée. L'État d'Israël – patrie des Juifs du monde entier, selon le raisonnement sioniste – attache une importance politique énorme à l'immigration juive. L'immigration depuis la Pologne a toujours été perçue comme apportant un bénéfice économique et intellectuel au projet sioniste tel qu'il a été conçu par les Européens. À la fin des années 60 et au début des années 70, les conditions d'intégration en Israël étaient, pour ainsi dire, parfaites : les nouveaux arrivants avaient droit à des subventions gouvernementales remarquables pour le logement, le travail et l'éducation (comme une bourse permettant de finir sa licence). Quelques-uns de mes interlocuteurs pensent que les conditions économiques de leur immigration ont été les meilleures de l'histoire des migrations en Israël. La mobilité sociale est caractéristique des soixante-huitards de la génération post-Shoah. S'ils gravissent les échelons, c'est grâce à leurs acquis professionnels de haut niveau ainsi que de l'aide apportée par les autres juifs européens – l'establishment, en Israël – sans oublier les coups de pouce de la « *Kombina* » (le népotisme polonais).
- 8 Sur le plan émotionnel, l'euphorie nationale suscitée par la victoire militaire de la guerre des Six Jours a elle aussi aidé les soixante-huitards à adopter une identité nationale forte pour remplacer celle qu'on leur avait arrachée. La société israélienne plaçait de grands espoirs dans ces nouveaux arrivants. Tzofia Braun se rappelle avoir été accueillie par des connaissances à l'aéroport « [...] comme si le Messie était arrivé ». Les soixante-huitards ont pu faire leurs premiers pas également grâce aux liens qu'ils avaient tissés avec les Juifs polonais de l'« *Aliyah-Gomulka* » qui, arrivés dans les années 50, avaient déjà reconstruit leur vie et acquis un certain statut en Israël. Ces relations avec les immigrants plus anciens, définies par nombre de mes interlocuteurs comme une sorte d'« adoption », leur ont été d'un grand réconfort pour supporter le traumatisme de l'exil. Un jalon important de l'intégration dans la société israélienne a été le service militaire pour les hommes et la naissance et l'éducation des enfants pour les femmes.
- 9 En termes fonctionnels, les immigrants juifs polonais de 1968, venant d'Europe, étaient « préférables » aux Juifs arrivant de pays arabes ou musulmans. Avraham Nanes, né à Vilnius en 1949 (sa famille fut rapatriée d'Union soviétique en Pologne à la fin des années 50), est arrivé en Israël en 1968. Il raconte que l'Agence juive en Israël lui est venue en aide quand il a rencontré des difficultés financières mais que son collègue de fac du Maroc, qui venait d'arriver et avait les mêmes problèmes que lui, a été renvoyé par un

fonctionnaire israélien avec ces mots : « [...] on a pas besoin de gens comme vous ici ! » Nombreux sont mes interlocuteurs qui parlent de la jalousie de la part de certains dans la société israélienne, notamment des « *Mizrahim* » [orientaux], comme on les appelle, parce que les réussites et les progrès sociaux de ces derniers n'étaient pas aussi rapides que ceux des Polonais.

- 10 Selon Salman Akhtar, une image positive de soi, une intégration réussie et le sentiment de devenir un membre « utile » de la société permettent le bon développement de la « continuité intérieure » et le maintien de l'estime de soi⁴. Au moment des entretiens, mes interlocuteurs se sont définis pour la plupart comme faisant partie de la classe moyenne laïque israélienne. Tzofia Brau décrit les soixante-huitards comme « des membres extrêmement positifs de la classe moyenne. Tous travaillent et ont un rôle dans la société. » En trouvant leur place dans cette société, les immigrants adoptent une nouvelle identité : celle des « Israéliens ashkénazes laïcs ». La plupart des soixante-huitards se disent non religieux et seulement un tiers d'entre eux proclament une forte identité juive ou – comme c'est le cas pour l'un d'eux – judéo-chrétienne. L'identité juive israélienne comporte un élément religieux, aussi certains soixante-huitards voient-ils régulièrement leur identité israélienne menacée. Une partie de la descendance non-juive de deux de mes interlocuteurs a du mal à se faire accepter au sein de la société juive religieuse. Michael Tajtelbaum, par exemple, né à Zabkowice Slaskie (en Silésie) en 1947 d'une mère non-juive, a immigré en Israël en mai 1969 ; aujourd'hui encore, il ne dit rien à ses collègues ni même à ses beaux-parents de son « défaut » en termes religieux : le fait de ne pas être juif selon la *halakha*, la loi juive.
- 11 Suite à la guerre froide entre Israël et la République populaire de Pologne après la guerre des Six Jours en 1967, la plupart des immigrants de 1968 n'ont pu retourner en Pologne qu'à la fin des années 80, après la chute du rideau de fer. Tous mes interlocuteurs, sauf un, y sont retournés au moins une fois. Ce faisant, comme l'explique Akhtar, ils ont pu « raviver » leur identité première juive polonaise ou polonaise d'origine juive et par là même renforcer leur nouvelle identité israélienne. Si certains de ces immigrants de 1968 ont entamé (ou même complété) la procédure leur permettant de recouvrer leur citoyenneté polonaise – la plupart afin de permettre à leurs enfants d'obtenir un passeport de l'Union européenne, véritable atout pour leur carrière – d'autres refusent catégoriquement d'adopter une autre citoyenneté que celle de l'État d'Israël.
- 12 Pourtant, la plupart des personnes interviewées tiennent absolument à préserver le souvenir de leur passé juif et polonais inhérent à leur existence. Presque tous les soixante-huitards évoluent dans un environnement juif polonais, soit en ayant épousé un Juif polonais arrivé en Israël par la même vague migratoire, soit en forgeant des amitiés avec des personnes d'origines polonaises juives. Pour la plupart, la langue, la nourriture, la musique et l'art polonais font partie de leur vie quotidienne. L'initiative la plus remarquable dans ce domaine reste la « Réunion » mise sur pied à la fin des années 80 par des membres juifs polonais de la génération d'après-guerre. Dans ce cadre informel, 300 soixante-huitards (ou plus) ayant immigré dans le monde entier se retrouvent tous les trois quatre ans depuis 1989 dans la ville d'Ashkelon au sud d'Israël.
- 13 À l'avenir, la disparition des soixante-huitards entraînera celle du groupe ethnique aux racines uniques composé de Juifs polonais. Ce groupe intégrera celui, plus large, de la nouvelle identité ashkénaze établie en Israël : celle des Juifs européens plutôt que celle des Juifs polonais.

NOTES

1. Tych, F. « Das Polnische Jahr 1968 », in Kosmala, B. *Die Vertreibung der Juden aus Polen 1968*, Metropol, Berlin, 2000, p. 75.
 2. Stola, D. *Kampania antyżydowska w Polsce 1967-1968*, Instytut Studiów Politycznych Polskiej Akademii Nauk, Varsovie, 2000, p. 215.
 3. Akhtar, S. *Immigration and Identity: Turmoil, Treatment, and Transformation*, Northvale, New Jersey, Londres, 1999.
 4. *Idem*, p. 25.
-

RÉSUMÉS

Dans cet article, l'auteur élabore et met en relief les mécanismes d'une migration forcée des Juifs polonais par le gouvernement polonais en Israël entre 1968 et 1971. L'auteur a interviewé plus d'une douzaine de Juifs polonais nés avant et après la Shoah. Les interviews ont été faites devant et derrière la caméra. Quelques-uns d'entre eux ont été intégrés dans le documentaire « *There is no return to Egypt* » (45 minutes) ainsi que des scènes de la vie quotidienne des migrants. Les analyses et les évaluations tirées des résultats des interviews par l'auteur se basent sur l'œuvre de Salman Akhtar, un psychologue spécialiste de la migration.

L'analyse a révélé d'une part, que le chagrin et la rancœur liés à la perte de la patrie et la confrontation avec un processus douloureux d'intégration dominant jusqu'à aujourd'hui chez les « soixante-huitards », d'autre part, que le statut privilégié des migrants juifs européens en Israël, la période favorable d'immigration et le niveau d'éducation du plus grand nombre contribuent à une image de soi positive et à une bonne intégration de ce groupe de migrants dans le projet sioniste.

In this paper the author works out and illustrates the mechanisms of a forced migration of the Polish-Jewish migration cohort into the State of Israel between the years 1968 and 1971. The author interviewed over a dozen Polish Jews, born before and after the Shoah, in front and behind the camera. Some of the statements, together with scenes from everyday life of the migrants, were used in his 45-minute documentary film "*There is no return to Egypt*". The findings from the interviews were analysed and evaluated on the basis of the work of Salman Akhtar, a psychological researcher in the field of migration. The analysis reveals that, on the one hand, grief and anger about the loss of the Polish homeland and having to face a painful process of integration are prevailing among the '1968ers' up to date. On the other hand, the privileged status as European Jewish migrants in Israel, the favorable period of immigration and the educational background of the cohort all contribute to the positive self-perception and the sociological success as migrant group in the Zionist project.

INDEX

Mots-clés : Juifs polonais, campagne anti-sioniste, PRP, Israël, migration, intégration, documentaire, traumatisme, aspects psychologiques, citoyenneté

Keywords : anti-Zionist campaign, PPR, immigration, documentary, trauma, psychological aspects, citizenship, Polish Jews

AUTEURS

EIK DÖDTMANN

Eik Dödtmann est né en 1975 à Dresde. Il a étudié les études juives, l'histoire moderne et les sciences de la communication à l'université de Potsdam, à l'université de Tel-Aviv et à l'université technique de Dresde. Après l'obtention de ses diplômes en 2007 il a travaillé comme journaliste et éditeur. À présent il finit sa thèse de doctorat sur le sujet « *Les Haredim - les Juifs ultra-orthodoxes en Israël au début du XXI^e siècle* » sous la direction du professeur Admiel Kosman à l'université de Potsdam.